

HUGHES, Everett C. et Helen M., *Where Peoples Meet: Racial and Ethnic Frontiers*. Glencoe, Illinois: The Free Press, 1952. 204 p.

Michel Brunet

Volume 9, numéro 1, juin 1955

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/301703ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/301703ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)

1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Brunet, M. (1955). Compte rendu de [HUGHES, Everett C. et Helen M., *Where Peoples Meet: Racial and Ethnic Frontiers*. Glencoe, Illinois: The Free Press, 1952. 204 p.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 9(1), 138–140.  
<https://doi.org/10.7202/301703ar>

HUGHES, Everett C. et Helen M., *Where Peoples Meet: Racial and Ethnic Frontiers*. Glencoe, Illinois: The Free Press, 1952. 204 pages.

Le professeur Hughes s'est spécialisé dans l'étude des relations entre les groupes ethniques qui sont forcés de coexister sur un même territoire. Ce volume — dont je n'ai pu faire l'analyse plus tôt — donne les conclusions de ses recherches en ce domaine. Le lecteur y glanera un ensemble de faits et de constatations qui l'éclaireront sur le comportement collectif des groupes minoritaires. Ceux-ci ont nécessairement des réactions communes qui les caractérisent. L'auteur ne se limite pas à observer les minorités. Il a étendu ses recherches aux collectivités majoritaires. Cette façon objective de procéder lui permet de poser le problème des relations interethniques dans toute sa perspective.

L'auteur analyse fréquemment le cas canadien-français. Celui-ci lui fournit de nombreux exemples pour étayer ses démonstrations. M. Hughes a vécu longtemps dans la province de Québec, ayant été professeur de sociologie à l'Université McGill. Nous lui devons une enquête sociologique sur le milieu canadien-français contemporain, *French Canada in Transition*. Ce volume traduit par le professeur Jean-Charles Falardeau, *Rencontre de deux mondes: la crise d'industrialisation du Canada français* (Montréal, 1944), a exercé une grande influence sur la pensée contemporaine des deux Canadas. Tout le monde cite M. Hughes. De plus, celui-ci entretient des relations très suivies avec la Faculté des sciences sociales de l'Université Laval qui a bénéficié de ses conseils et de son expérience. Plusieurs jeunes sociologues canadiens-français se sont formés sous sa direction. Il faut aussi reconnaître que M. Hughes a toujours sincèrement cherché à servir la société canadienne-française qu'il a observée avec la méthode du sociologue et la sympathie attentive de l'ami dévoué mais lucide.

Il semble que M. Hughes a bien décrit le comportement des minorités nègre, catholique et juive aux Etats-Unis. Mais peut-on dire qu'il a réellement compris le problème canadien-français ?

Pour répondre à cette question, j'ai relu tout ce qu'il a écrit à notre sujet. Je dois conclure que l'essentiel lui a malheureusement échappé. Sa description de la société canadienne-française contemporaine est — en général — très juste. Toutefois, il ignore pourquoi les Canadiens français sont ce qu'ils sont. Une fois de plus, il devient évident que tout sociologue qui connaît mal l'évolution historique d'une société, est incapable de déterminer les causes réelles des phénomènes sociaux qu'il observe. Quand il quitte son terrain et envahit le domaine de l'historien — ce sociologue du passé prend un grand risque. Habituellement, il tombe dans la fantaisie et dans la littérature. Un sociologue prudent devrait se contenter, en toute modestie, de décrire uniquement ce qu'il voit et laisser aux historiens la tâche de remonter aux origines. M. Hughes n'a pas eu cette prudence.

Trois grandes illusions ont empêché l'auteur de découvrir pourquoi les Canadiens français du XXe siècle forment une société sans dynamisme dont les membres sont des économiquement faibles livrés sans préparation et sans défense à l'industrialisation accélérée de leur milieu. D'abord, il croit naïvement que la Conquête anglaise n'a presque pas modifié les structures sociales de la collectivité canadienne de la fin du XVIIIe siècle (voir *Where Peoples Meet*, pp. 113-114). Comme tant d'autres chercheurs, il n'a pas vu que cette conquête militaire a été suivie d'une autre colonisation — la colonisation britannique — mise au service d'une nouvelle société. Le Canada anglais s'est bâti sur les ruines du Canada français que la guerre de la Conquête avait défait. Après la défaite, vinrent l'occupation étrangère et la fondation d'un second royaume du Canada. M. Hughes s' imagine avec une candeur surprenante chez un *social scientist* que le choc entre les deux sociétés — l'ancienne société canadienne et la nouvelle société *British American* ou *Canadian* — ne s'est produit qu'au XXe siècle, au moment où la province de Québec entre définitivement dans l'âge industriel et urbain. C'est une grave erreur. Trop répandue malheureusement et que M. Hughes a reprise à son compte, parce qu'il a négligé d'étudier objectivement l'histoire du Canada français. Ce choc remonte au lendemain de la Conquête. L'établissement d'une colonie britannique dans la vallée du Saint-Laurent a radicalement modifié l'évolution de l'ancienne société fondée sur ce même territoire. Dès la fin du XVIIIe siècle, les Canadiens vaincus, conquis et occupés, ont perdu la maîtrise de leurs destinées et vivent sous la domination des *British Americans*. Cette domination s'étend à tous les domaines de la vie collective. Comment l'auteur peut-il parler d'une conquête « si superficielle » qui servirait surtout de « symbole » ?

(Voir *Rencontre de deux mondes*, p. 13.) Lui-même admet l'existence dans le Québec d'un « peuple dominant » (voir *ibid.*, pp. 10 et 11). Et ce « peuple dominant » ne représente pas 20% de la population de la province. Impossible d'expliquer ce phénomène social si on refuse de reconnaître les conséquences inéluctables de la victoire anglaise de 1763. La Conquête ne fut pas uniquement militaire. Elle fut totale et permanente.

Les deux autres illusions du sociologue américain sont aussi celles de la plupart des Canadiens français. M. Hughes prétend que les Canadiens se sont éveillés collectivement à la vie politique « en synchronisme avec les Canadiens anglais » (voir *ibid.*, p. 10). Il devrait savoir que deux nations, dont l'une est soumise à l'autre, ne peuvent pas conquérir leur liberté en même temps. Cette liberté ou *self-government* n'appartient qu'au « groupe dominant ». Je lui donnerai un exemple pris dans l'histoire des Etats-Unis : l'indépendance de ce pays et les amendements constitutionnels n'ont pas donné aux nègres américains leur liberté comme groupe distinct. Enfin l'auteur admet l'existence de civilisations complémentaires et affirme que deux peuples en viennent à remplir « des fonctions différentes à l'intérieur de la grande entité dont ils font partie » (*ibid.*, p. 12). Il n'y a pas de civilisations complémentaires : une civilisation est complète ou incomplète. Et chaque fois qu'à l'intérieur d'une grande entité sociale il y a division des tâches entre les deux peuples qui la composent, c'est parce que l'un de ceux-ci s'est vu forcé de se maintenir comme collectivité à un niveau inférieur de l'évolution sociale. Il a été victime de la présence opprimante du « groupe dominant ». L'auteur ne semble pas s'être rendu compte de ce fait sociologique. Et s'il l'a constaté, pourquoi ne l'a-t-il pas dit ?

Si le professeur Hughes avait rejeté ces trois hypothèses fausses, il aurait pu provoquer un véritable renouvellement des études et des recherches sur le Canada français. C'est regrettable, car il était bien placé pour entreprendre et mener à bonne fin cette tâche nécessaire. C'est encore plus regrettable quand on songe à l'influence considérable qu'il exerce dans plusieurs milieux canadiens-français qui entretiennent encore les mêmes illusions que les siennes.